



**Serge Brussolo**

LES GEÔLIERS

Inédit

folio  
SF



## FOLIO SCIENCE-FICTION



**Serge Brussolo**

# LES GEÔLIERS

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2017.

Couverture : Illustration de couverture d'Aurélien Police

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 1980 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

*Le syndrome du scaphandrier*, *La nuit du bombardier* ou *Boulevard des banquises* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes. Ses derniers romans, *Frontière barbare*, *Anges de fer*, *paradis d'acier* et *Les Geôliers* paraissent directement en poche, dans la collection Folio SF.





## *Les fuyards*

Humphrey Mallory court de toute la force de ses maigres jambes. Le souffle va bientôt lui manquer, son cœur frappe ses côtes à un rythme de plus en plus précipité. L'ironie serait qu'il succombe à une crise cardiaque alors qu'il est justement en train de s'échapper de l'enfer, mais on a vu des choses plus surprenantes.

Il n'a jamais été aussi terrifié. Jusqu'à ces derniers mois il menait une vie monotone et bien réglée d'historien aimant à se perdre dans le labyrinthe des grimoires et des documents poussiéreux. Jamais il ne se serait douté que...

Il doit s'arrêter, à bout de souffle. Les mains en appui sur les genoux, il vomit de la bile à jets parcimonieux et douloureux. Il n'a aucune intention de vérifier, mais il est à peu près certain d'avoir pissé dans son caleçon. Malgré Harvard, en dépit de tous ses diplômes, il se sent dans la peau d'un très jeune enfant perdu au cœur d'un bois hanté par les ogres. Le dernier jet de bile expulsé, il remarque qu'il a fui son domicile en enfilant des chaussettes dépareillées.

Cette constatation lui arrache un rire stupide, à la limite de l'hystérie.

Tout de suite il se reprend, car il a peur de signaler sa position. D'un regard angoissé, il sonde les buissons qui l'encerclent, ces ronces aux reflets métalliques capables – si elles le jugent bon – de ramper sur le sol et de se jeter sur une proie pour la réduire en charpie.

Car dans cette forêt-ci tout est vivant. Il a mis longtemps à le découvrir, mais à présent il en est sûr.

Il retient son souffle et s'applique à émettre des pensées lénifiantes, des ondes mentales véhiculant un message du type *Je ne suis pas votre ennemi... Laissez-moi passer, je ne reviendrai jamais ici... Je vous le jure.*

Il écoute cliqueter les épines acérées du buisson de ronces dont la forme se modifie lentement pour signaler le déplacement d'une énorme chenille en marche.

Si ça continue, cette saloperie va venir lui renifler les orteils !

Non ! Non ! Surtout aucune pensée agressive qui puisse déclencher une réplique. Il connaît la devise des Geôliers : *Rien ne doit entrer, rien ne doit sortir...* Or il est justement en train d'y contrevenir. Des images atroces lui traversent l'esprit, le rappel d'une scène à laquelle il a assisté, trois mois auparavant : le buisson de ronces se refermant sur un animal, l'enveloppant, le serrant à l'étouffer jusqu'à ce que des rigoles sanglantes commencent à suinter entre les épines. La bête, pressée comme une orange...

Il pourrait lui arriver la même chose.

Il se redresse lentement, les paumes ouvertes, en évidence. *Je viens en paix.* Pathétique.

C'est idiot, bien sûr.

Il ne doit pas continuer à perdre du temps. Le meurtre... – le terme massacre serait plus adéquat – ... le meurtre a bouleversé le courant d'échange mental permanent qui reliait le chef des Geôliers à la forêt. La liaison a été brutalement interrompue, telle une ligne téléphonique tranchée d'un coup de sécateur. La barrière végétale s'en est trouvée désorientée, hésitant à prendre des décisions. Cela ne durera qu'une vingtaine de minutes, a expliqué Debbie ; leur fuite doit donc s'inscrire dans cette étroite fenêtre de tir. Passé ce délai, des procédures d'urgence se déclencheront et la forêt redeviendra opérationnelle. *Rien ne doit entrer, rien ne doit sortir.*

Mallory se remet en marche, de la bave sur le menton. Il court depuis si longtemps que l'étoffe de son tee-shirt imbibé de sueur lui irrite les tétons.

Il se sent ridicule, pitoyable. Il n'a pas la force de Debbie Fevertown, sa rage, son désir de vengeance. Il n'aurait jamais pu, comme elle l'a fait, égorger son mari et ses deux enfants pour recouvrer sa liberté. Elle n'a pas craint de défier les Geôliers, ni de se lancer à l'assaut de la forêt, cette Brocéliande de cauchemar qui encercle la cité interdite. Lui, Humphrey Mallory, l'humble directeur de collège, s'est contenté de suivre le mouvement.

Il jette un coup d'œil en arrière pour essayer, justement, de repérer Debbie. Où se trouve-t-elle ? Derrière ? Devant ? Il ne sait plus. Il aurait dû l'attendre, l'aider, mais quand elle a surgi, tout enduite du sang de sa famille sacrifiée, il a pris peur et s'est enfui sans demander son reste.

L'image de cette énorme femme clopinante, rouge

de la tête aux pieds, telle une idole barbare descendue de son piédestal pour donner la chasse aux pauvres humains, lui a foutu une trouille d'enfer et il s'est mis à galoper comme un lièvre devant les chasseurs. Il en a honte à présent, mais ne reviendrait sur ses pas pour rien au monde.

Debbie est impitoyable. Elle est la seule à avoir défié la ville, à s'en être prise au chef de clan. Mallory n'aurait jamais cru cela possible.

Il accélère en essayant de ne pas respirer trop bruyamment. Leur fuite a été organisée. Quelqu'un les attend de l'autre côté du rideau d'arbres pour les exfiltrer vers la civilisation. Encore faut-il échapper aux griffes de la forêt ; ce n'est pas joué d'avance. Au moindre faux pas, les buissons de ronces le prendront en chasse, galopant à ses trousses avec la vélocité d'un lévrier. Et puis... il y a les AUTRES. Ceux qui ne doivent jamais sortir et vont, eux aussi, profiter de cette panne du système pour prendre la fuite. On devine parfois leur présence à la lueur d'un œil jaune dans la déchirure du feuillage. Présents et absents tout à la fois. Ceux-là sont les plus dangereux. Cette fois, cependant, ils seront trop occupés à fuir pour perdre du temps à chasser...

Mallory mise sur cette chance infime qui lui est offerte de s'échapper de Dipton, la cité du gouffre.

## *La tête en vrac*

(Un an plus tard)

Dans une autre vie elle s'appelait Debbie Fevertown. C'était avant qu'elle ne découvre qu'elle vivait dans une famille d'extraterrestres. Elle était rousse, obèse... et recherchée par le FBI.

Aujourd'hui elle a perdu soixante kilos, elle a le crâne rasé et se nomme Sœur Aniska-des-Grands-Survivants. Elle est devenue l'ombre d'elle-même. Non, même pas une ombre : un fantôme.

À son grand soulagement elle ne ressemble plus guère au portrait des avis de recherche diffusés par le Bureau fédéral, catégorie *Tueurs en fuite, armés et dangereux*. Quand elle se regarde dans un miroir, elle a l'impression de contempler une étrangère. Une de ces cinglées qui apprennent docilement à mourir de faim dans une secte d'illuminés. Ce n'est pas plus mal, car c'est, au vrai, ce qu'elle cherchait sans en avoir conscience.

Sa vie a pris un tournant radical, un an plus tôt, quand elle a rencontré ce recruteur en quête d'âmes en peine dans un restaurant de routiers – le *Twisted Panhandle* –, à la frontière du désert Mojave. Une bicoque qu'écrasait l'ombre des Mack et des Peterbilt

garés sur le parking tels des mastodontes assoupis. Un refuge empestant le graillon et le café acide. Sans lui, elle serait tombée dans les filets des agents spéciaux car elle n'avait guère eu le temps d'organiser sa fuite, et tout le monde sait que rouler à l'aveuglette quand on vient de couper en morceaux son mari et ses deux fils de dix et seize ans n'est pas une solution d'avenir.

Aujourd'hui, Debbie éprouve quelque difficulté à se persuader qu'elle a accompli ces choses. Elle garde un souvenir confus de la scène : le couteau dans sa main, rouge et gluant, les corps lacérés, déchiquetés, sur le linoléum du coin repas. Elle ne se rappelle pas avoir frappé, et pourtant les journaux ont répété que chaque victime avait encaissé une moyenne de trente coups de lame avant d'être dépecée. Un acharnement de possédée, une boucherie...

*Peut-être.* Elle ne sait plus, mais elle est certaine d'une chose, elle a agi en état de légitime défense, et c'est miracle qu'elle ait réussi à s'en sortir, car ils avaient tout préparé ; ce jour-là ils avaient prévu de la liquider parce qu'elle avait découvert la vérité sur leur origine. Elle en savait trop, il était devenu vital de la faire taire.

Ils ne s'attendaient pas à ce qu'elle se défende ; elle ne l'avait jamais fait. Elle subissait, les dents serrées, en ravalant ses pleurs. Pour eux, elle n'était qu'une Terrienne, une représentante de la race inférieure. Une engeance d'esclave. De la viande à sacrifice destinée tôt ou tard à *Ceux-d'en-bas*, comme ils les nomment avec une haine mêlée de crainte. Ils l'avaient engrossée, nourrie, afin qu'elle devienne une offrande conséquente. Gavée, conviendrait

mieux. Une truie qu'on suralimente en prévision d'en faire de la charcuterie.

La surprise... oui, elle les a déstabilisés, c'était si improbable de sa part. Assister à la métamorphose de cette grosse dondon pleurnicharde en guerrière implacable ! Qui aurait pu prévoir, hein ?

Debbie se passe la main sur le visage. Aujourd'hui ses certitudes se sont envolées, le doute la mine.

Cette époque a tendance à se dissoudre dans un brouillard onirique, et elle se prend à penser qu'elle a imaginé ces menaces, cette boucherie. Elle s'est crue persécutée par des créatures venues d'une autre planète comme d'autres se persuadent qu'ils sont Abraham Lincoln ou le général Lee. Après tout, ils auraient pu se massacrer entre eux, non ? Une dispute familiale qui dégénère... N'étaient-ils pas tout le temps à s'aboyer dessus, meute de chiens s'affrontant pour le titre de mâle alpha ? Oui, ils auraient pu s'entre-tuer et, dans ce cas, elle n'aurait fait que ramasser le couteau tombé dans une flaque de sang...

Possible.

A-t-elle été victime d'un épisode schizophrénique aujourd'hui résorbé ? A-t-elle inventé cette histoire insensée de communauté *alien* secrètement implantée sur le territoire américain ? Le doute la ronge. Il lui arrive de s'éveiller en sursaut, ne sachant que croire.

À d'autres moments, elle réalise que le régime de famine auquel on les soumet ici, au camp d'entraînement, génère des carences qui perturbent ses mécanismes mentaux. Autour d'elle, la plupart des

adeptes présentent des symptômes d'idiotie avancée. À demi somnolents, ils obéissent aux ordres contradictoires dont on les accable, et se plient sans rechigner aux caprices des *directeurs de conscience*.

À la malnutrition s'ajoutent la privation de sommeil, les réveils impromptus six fois par nuit. Les corvées nocturnes, absurdes. Les marches forcées avec, sanglé sur le dos, un havresac rempli de cailloux.

À leur arrivée, on leur a confisqué leurs habits. Nus, ils ont dû faire la queue devant la baraque du fourniment pour se voir remettre une tunique de lin rapiécée. Pas de sous-vêtements ; en guise de souliers de mauvaises sandales taille unique, c'est-à-dire trop grandes ou trop petites. Ils dorment dans des baraquements mal aérés. Couchettes superposées, paillasses empestant la sueur, la pisse. Ni électricité ni eau courante. Un baquet en guise de W-C. Tout ça pour leur bien. On ne cesse de le leur répéter : on ne les retient pas prisonniers, ils sont libres de partir... à eux de voir s'ils veulent survivre ou non. Car leur unique chance de salut est ici, au camp. C'est là qu'on les formera aux dures lois de la survie, quand la CHOSE se sera produite. Quand le BIG ONE aura frappé la Californie.

Ceux qui n'auront pas bénéficié de l'entraînement adéquat périront au cours des heures qui suivront le cataclysme. Voilà, c'est tout. Basta.

Debbie ne se doutait pas de ce qui l'attendait quand elle s'est garée sur le parking de cette gargote de *truckers*. La fatigue la minait, et aussi l'épuisement d'avoir roulé comme une folle, cramponnée au



volant pour s'éloigner des centres urbains avant que les routes ne soient bouclées par des barrages. Elle s'avoue, aujourd'hui, qu'elle a agi en état second. Jusqu'à ce jour, elle n'avait jamais pris sa vie en main.

Il lui a fallu apprendre sur le tas ce que signifie chevaucher en compagnie des cavaliers de l'Apocalypse : la parano, l'angoisse, la peur, les intestins en débâcle...

Elle a roulé, roulé, carburant aux comprimés de caféine, comme les routiers, pour repousser le sommeil et couvrir un maximum de kilomètres. D'un seul coup, elle a pris la mesure de son inexpérience, de sa vulnérabilité.

Quoi qu'il en soit, le réveil a été brutal. Le saut sans parachute. Cramponnée au volant, hagarde, ses tempes pleines des battements de son cœur dopé aux excitants, elle a filé au long de pistes désertes, traversant les agglomérations sans les voir, s'attendant à tout moment à ce que la voiture d'un shérif la prenne en chasse.

À deux reprises elle s'est arrêtée dans un endroit désert pour changer les plaques de la bagnole au moyen des trois jeux que Matt, son « mari », en professionnel des opérations louches, gardait cachés dans le coffre. Elle a aussi essayé de modifier son apparence avec les moyens du bord. Chemise de bûcheron, casquette de base-ball, dans l'espoir d'être prise pour un homme. Un bricolage pathétique qui ne dissimulait en rien son obésité.

Pendant tout le trajet elle n'a cessé de se répéter que le déroulement des événements étant prévisible, elle aurait dû s'y préparer de longue date au lieu de

se comporter en vache promise au sacrifice. Elle se rend compte, aujourd'hui, qu'elle a traversé une phase de déni pendant laquelle elle a choisi de ne pas comprendre ce qui se passait autour d'elle, là-bas, à Dipton, cette ville hors du temps et où la logique ordinaire n'a plus cours depuis longtemps, où les descendants des premiers extraterrestres installés sur la planète Terre vivent repliés sur eux-mêmes, honorant un culte impie.

Par ailleurs, elle sait que les psychotiques ne sont jamais fous à temps complet. Il leur arrive de bénéficier de parenthèses de lucidité durant lesquelles ils prennent conscience de leur maladie. Peut-être est-elle en train de vivre l'une de ces périodes de rémission ? Et cette vision claire lui sera de nouveau confisquée dès qu'elle retombera dans les ténèbres de la démence.

C'est miracle qu'elle soit parvenue à la frontière de l'État sans se faire arrêter. Là, elle a craqué. Une crise de sanglots nerveux l'a abattue, la tête sur le volant ; les larmes achevant de ruiner ses traits déjà décomposés par la fatigue. Carrément la pom-pom girl de seize ans qui vient de se découvrir enceinte. Ironie du sort, c'est justement cette tronche de moribonde qui a éveillé l'attention du recruteur.

Le type se tenait embusqué dans un coin de la salle, amarré devant un verre de lait et une part de tarte aux pommes. Mince, une gueule de renard, pas vilaine. Les joues mangées de barbe rousse. Un tee-shirt blanc immaculé, un jean décoloré, des sandales de moine. L'atmosphère de la gargote était à ce point saturée de graisse qu'on avalait cinq cents calories à

chaque inspiration. L'image même de l'enfer pour un diététicien. Satan déguisé en cuisinier, usant du cholestérol pour décimer les populations.

Debbie s'est effondrée à l'écart. Les *truckers* ne lui ont accordé qu'une demi-seconde d'attention. Trop moche, TROP GROSSE, pour être une pute de parking. Une nana à emmerdes. À éviter.

Le type à gueule de renard n'a pas tardé à s'inviter à sa table. En femme habituée à côtoyer des bourreaux, Debbie a immédiatement reniflé chez lui l'odeur d'un prédateur.

« *Laisse venir*, s'est-elle ordonné mentalement. Tu sais bien que c'est exactement ce que tu cherchais... »

Il fallait que ça marche, elle n'aurait pas de seconde chance et, de toute manière, avec la bagnole en rade, elle se retrouvait dos au mur.

— Je m'appelle Duster, a dit le beau mec à barbe rousse. Je ne suis pas là pour te draguer, mais je te devine dans les ennuis. On en parle si tu veux...

Mine de rien, Debbie l'a examiné. Trop propre. Trop récuré pour un routier. Un côté évangéliste. Prêcheur itinérant. Le tee-shirt immaculé, les mains manucurées. Une bonne odeur de savon Ivory. Elle s'attendait à ce qu'il lui parle de la Bible, elle a eu tout faux.

— Je veux que tu saches que tes problèmes ne pèsent pas lourd en comparaison de ce qui se prépare, a-t-il commencé. Nous arrivons au bout de la route. Le grand changement est en marche. On peut voir ça comme une catastrophe ou une super chance de tout recommencer, c'est selon... Je cherche des gens prêts à tourner la page et qui souhaitent démarquer une nouvelle vie. Genre tirer un trait et aller de

l'avant. Tu vois ? Quelque chose me dit que c'est ton cas.

Debbie s'est retenue de sourire. Elle a pensé :

« Pauvre crétin ! Si tu savais à quoi je viens d'échapper ! Si tu te doutais de ce que j'ai dû faire, tu prendrais tes jambes à ton cou ! »

Puis, plus sérieusement, elle s'est dit : *Bingo !*

Un recruteur, comme elle le supposait... et comme on l'avait avertie qu'il en sévissait dans la région. D'ailleurs, n'était-ce pas pour cela qu'elle était venue ici ? Avec l'espoir de se faire recruter ?

Là où elle a été surprise, c'est qu'il n'a pas été question de Jésus, des anges et de la miséricorde divine, non. Duster lui a tout de suite révélé qu'il possédait un doctorat en géologie, de l'université de Berkeley, et qu'il avait passé dix ans sur différentes plates-formes de forage offshore. C'est là qu'il avait eu la Révélation.

— Tu as entendu parler du Big One ? murmure-t-il en se penchant si près que Debbie peut flairer son haleine parfumée à la menthe poivrée.

« Qui n'en a pas entendu parler ? » est-elle sur le point de lui répliquer. Tant de films à grand spectacle ont popularisé cet éboulement de la côte californienne dans l'océan qu'il faudrait être aveugle, sourd, autiste et cohabiter avec un grizzli dans une caverne au fin fond de l'Alaska pour ignorer de quoi il retourne. C'est l'un des grands mythes américains, la croyance qu'un jour la faille de San Andreas s'ouvrira telle une gueule monstrueuse, et que la zone côtière s'y engloutira, victime d'un tremblement de terre dépassant en ampleur tous les séismes répertoriés sur l'échelle de Richter. Un spasme titanesque